

Éléments d'introduction

Corine Defrance et Alexandre Kostka



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/557>

DOI : [10.4000/allemande.557](https://doi.org/10.4000/allemande.557)

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 29 décembre 2017

Pagination : 249-256

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Corine Defrance et Alexandre Kostka, « Éléments d'introduction », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 49-2 | 2017, mis en ligne le 29 décembre 2017, consulté le 02 juin 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/allemande/557> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.557>

Dossier: L'année 1917, entre ancien et nouveau monde. Éléments d'introduction

■ Corine Defrance* et Alexandre Kostka**

Si la « Grande Guerre » – comme ses contemporains l'ont qualifiée – constitue un temps spécifique, une unité historique pourrait-on dire, elle s'organise autour de grands moments: l'entrée en guerre; la mobilisation des soldats et des sociétés; les grandes « batailles » sur les différents fronts; les contestations en première ligne comme à l'arrière; les négociations diplomatiques, secrètes ou non; les demandes et signatures d'armistices... Ainsi, chacune des cinq années de la guerre a son profil, qui dépend aussi du point de vue de l'observateur, chaque front ayant ses particularités. La commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale a donné lieu dans tous les pays à une profusion de publications à caractère scientifique comme à destination du « grand public ». Elles ont encore accentué la recherche d'une qualification pour chacune des cinq années de ce conflit⁽¹⁾: 1914 est marquée par l'entrée en guerre et la guerre de mouvement; 1915 par l'expérience de la guerre de position (les tranchées) et l'enlèvement⁽²⁾ – c'est une « année de boue et de sang »; 1916 est celle des grandes batailles à l'Est comme à l'Ouest – de l'intensification de la guerre, des « batailles totales »⁽³⁾. Selon les historiens français et allemand Bruno Cabanes et Jörn Leonhard, 1916 représente même l'« année charnière » marquée par l'expansion des espaces de la violence, notamment vers l'arrière⁽⁴⁾.

* Directrice de recherche en histoire contemporaine au CNRS (SIRICE, UMR 8138).

** Professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Strasbourg (SAGE, UMR 7363).

1 Voir notamment l'ouvrage dirigé par Jay WINTER (éd.), *La Première Guerre mondiale*, t. I, Paris, Fayard, 2013. La première partie, intitulée « récits 1914-1919 », se compose de sept contributions, la première portant sur « les origines » (Volker R. BERGHAHN), les six autres traitant de chacune des années, de 1914 à 1919.

2 Jean-Yves LE NAOUR, 1915. *L'enlèvement*, Paris, Perrin, 2013.

3 Robin PRIOR, « 1916. Batailles totales et guerre d'usure », in: J. WINTER (éd.), *La Première Guerre mondiale* (note 1).

4 Jörn LEONHARD, « 1916. Année charnière de la Grande Guerre », *Francia*, 43 (2016), p. 209-226; Bruno CABANES, « 1916, l'année des batailles », *L'Histoire*, n° 423, mai 2016.

Voilà une thèse audacieuse tant l'année 1917 est généralement présentée – surtout dans les manuels scolaires – comme le « tournant » de la guerre⁽⁵⁾. Jean-Jacques Becker la qualifie d'« année impossible »⁽⁶⁾, en raison de la multitude d'événements parfois contradictoires et difficilement saisissables qui la compose : chaque camp croit encore pouvoir l'emporter et le rapport des forces, en prenant en compte l'ensemble des fronts, n'est pas encore profondément modifié. Les contemporains, en Europe, sont désormais las de la guerre. Celle-ci a déjà très lourdement saigné les peuples et plongé les sociétés dans le deuil. Alors que se renforce la tension entre deux mouvements, l'un de refus de la guerre, l'autre de radicalisation, la question de la poursuite de la guerre, de son acceptation par les soldats comme par les civils, de la cohésion des nations, est ouvertement posée, comme le montrent les nombreuses mutineries sur le front et les grèves à l'arrière. La « nostalgie de la paix » traverse l'année 1917 – avant la remobilisation mentale et la radicalisation de 1918⁽⁷⁾. Et puis la configuration du cercle des belligérants se modifie très profondément : d'un côté la guerre se mondialise encore davantage⁽⁸⁾, avec l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril et l'arrivée de leurs soldats sur le sol européen – mais les effets, sur le plan militaire, ne s'en feront véritablement sentir qu'en 1918⁽⁹⁾ ; de l'autre la Russie fait face à une double révolution⁽¹⁰⁾, en février et octobre, et, après un terrible effondrement militaire, sort de la guerre par armistice en décembre 1917. Sur le moment même et sans doute sur le plus long terme, l'impact de la révolution bolchevique n'a été perçu qu'à l'aune de ses conséquences directes et considérables sur le conflit mondial. Des décennies plus tard seulement, jetant un regard rétrospectif sur le siècle, des historiens ont fait de l'année 1917 un point tournant, une césure, voire le début du court XX^e siècle. Selon Ernst Nolte, la « guerre civile européenne » qui serait la marque de ce siècle, renvoyant à l'antagonisme entre l'Union soviétique et le reste de l'Europe, commence en 1917 avec la révolution bolchevique. Il impute ainsi aux Bolcheviks la responsabilité de la radicalisation de la violence, ce qui le conduit à voir dans les pires crimes nazis une réponse ou une conséquence de la violence originelle communiste et soviétique⁽¹¹⁾. Si cette thèse a suscité une immense polémique en remettant en cause la singularité monstrueuse du nazisme, 1917 reste cependant le tournant majeur pour un historien politiquement aussi éloigné de Nolte qu'Eric Hobsbawm. Car 1917 voit la

5 Voir notamment le chapitre portant sur la Première Guerre mondiale du Manuel franco-allemand. La période 1914-1917 est présentée comme celle du « blocage stratégique » qui se dénoue en 1917-1918 en faveur de l'entente. Cf. chapitre 11 (« 1914-1918 : de la guerre européenne à la guerre mondiale », rédigé par Anne DUMÉNIL), *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde du congrès de Vienne à 1945*, Paris/Stuttgart, Nathan et Klett, 2008, p. 188-209.

6 Jean-Jacques BECKER, *1917 en Europe : l'année impossible*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997.

7 Nicolas BEAUPRÉ, *Histoire franco-allemande*, vol. 8 : *Le traumatisme de la Grande Guerre, 1918-1933*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012.

8 Dans l'ouvrage dirigé par J. WINTER, *La Première Guerre mondiale* (note 1) Michael S. NEIBERG a rédigé la contribution « 1917. Mondialisation ».

9 Hélène HARTER, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017.

10 Voir le dernier numéro de *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 135, juillet-septembre 2017, « 1917 : un moment révolutionnaire », dossier dirigé par Sophie COEURÉ et Sabine DULLIN.

11 Ernst NOLTE, *Der europäische Bürgerkrieg 1917-1945. Nationalsozialismus und Bolschewismus*, Berlin, 1987.

naissance d'une nouvelle grande puissance et par conséquent d'une nouvelle constellation stratégique en Europe⁽¹²⁾.

Si le rapport de 1917 au siècle a été revisité, celui de cette « année impossible » à la guerre dans son ensemble l'a été lui aussi et de manière récente. Le cycle des manifestations de commémoration de la Première Guerre mondiale, en France, a été lancé par l'exposition « 1917 », qui s'est tenue au Centre Pompidou – Metz de mai à septembre 2012⁽¹³⁾. L'année 1917 en Europe n'est pas seulement l'espace-temps d'une histoire terrifiante de la guerre, des États et des sociétés en guerre. Elle marque également un foisonnement artistique porté tant par des artistes confirmés que des amateurs devenus artistes ou écrivains par la guerre⁽¹⁴⁾. L'année 1917 se caractérise par l'émergence d'une représentation renouvelée de la guerre, avec de nouveaux courants (le surréalisme notamment). Il s'agit d'un moment d'accélération et de rupture artistique, auquel contribue la propagande (artistique, culturelle, médiatique), et qui, inversement, doit compter avec la censure. Une récente émission du magazine «LSD» sur France Culture a revisité les liens étonnants entre arts visuels, politique, propagande et révolution⁽¹⁵⁾. La densité historique de l'année 1917 jointe à cette mutation des représentations ont contribué à façonner « la » voire « les » mémoires de 1917.

La Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande se propose à son tour de revisiter l'année 1917 et de l'évaluer non pas tant à l'échelle du XX^e siècle qu'à celle de la Première Guerre mondiale en centrant le regard sur l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse principalement, mais pas exclusivement. 1917 est-elle cette année charnière si souvent présentée, ou bien faut-il, à l'instar de ceux qui mettent l'accent sur la radicalisation de la violence déjà à l'œuvre sur différents fronts depuis le début de la guerre, reconsidérer 1917 autour des continuités plutôt que des ruptures ?

Landry Charrier considère l'année 1917 comme une phase d'accélération qui affecte en particulier la propagande. À partir du journal d'Annette Kolb, il analyse les coulisses de la revue *Freie Zeitung*, publiée en Suisse depuis le printemps 1917 par des dissidents allemands hostiles au *Reich*. Il met en lumière la collusion de l'Entente et de ces exilés allemands, qui aboutit à forger l'un des instruments de propagande les plus efficaces dont disposent les Alliés. L'histoire de cette revue témoigne de la radicalisation du champ intellectuel européen en cette année 1917, de l'opposition entre le « système autocratique allemand » et la « démocratie française », mais elle donne aussi à voir comment les autorités suisses, contre leur volonté, se retrouvent immergées dans le conflit : faut-il interdire ou tolérer cette revue, céder à la pression allemande ou à la

12 Eric HOBBSAWM, *L'âge des extrêmes*, Bruxelles, Complexe, 1999.

13 Claire GARNIER et Laurent LE BON (éd.), *1917*, Metz, Éditions du Centre Pompidou-Metz, 2012.

14 Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006.

15 <https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/lart-en-1917-14-artistes-au-front-comment-raconter-ou-ne-pas>; voir également Régine BONNEFOIT et Uwe M. SCHNEEDE (dir.), *1914 – Avantgarden im Kampf*, (cat. exp.) Bonn, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, Cologne, Snoeck, 2013; Gerhard FINCKH (dir.), *Das Menschenschlachthaus: der Erste Weltkrieg in der französischen und deutschen Kunst*, (cat. exp.) Wuppertal, Von der Heydt-Museum et Reims, Musée des Beaux-Arts, 2014. Version française, Gerhard FINCKH et David LIOT (dir.), *Jours de guerre et de paix: regard franco-allemand sur l'art de 1910 à 1930*, Paris, Somogy, 2014.

contre-pression américaine ? La propagande est aussi l'objet d'étude de Pascale Cohen-Avenel. À travers le plus grand hebdomadaire satirique allemand, *Simplicissimus*, elle met en lumière la rupture de 1917. Dès le début immédiat de l'année, cet organe, qui était loin d'être un des plus radicaux, abandonne tout triomphalisme guerrier et reflète la lassitude de la société allemande. La mort est omniprésente et l'hebdomadaire insiste sur la soif de paix, mais il se met cependant au service de la propagande en affirmant que seules les propositions de paix venues du *Reich* sont justes et acceptables.

C'est aussi le champ intellectuel qu'explore Christian Roques. Il analyse un élément de la lutte qui oppose au sein des élites allemandes les tenants d'un extrémisme nationaliste et les modérés. Ceux-ci, sans renier l'État autoritaire, souhaitent une approche de la guerre qui laisse la place à une paix négociée. Dans ce contexte, le théoricien libéral Hermann Baumgarten se sert de la figure de Machiavel – plaidant pour un État fort au milieu des tourmentes – pour adresser une critique aux jusqu'au-boutistes proches de Ludendorff et Hindenburg. Plaçant cette réflexion dans une perspective de plus longue durée, l'auteur décèle ainsi dans ce cercle proche de Hans Delbrück et de la *Mittwochsgesellschaft* un milieu qui va s'inscrire en faveur de la République de Weimar. D'une façon similaire à celle de la *Mittwochsgesellschaft*, l'éditeur Ernst Diederichs cherche à promouvoir un dialogue entre différentes sensibilités lors des deux « rencontres culturelles » qu'il organise au château de Lauenstein en Thuringe. Cependant, comme le souligne Nephys Zwer, l'antagonisme entre les intellectuels partisans d'un resserrement *völkisch* et ceux qui, à l'instar de Max Weber, plaidaient pour un plus grand libéralisme a suscité un sentiment de crise, particulièrement répandu chez les jeunes participants. Pour eux, comme pour l'écrivain Ernst Toller, les belles paroles cachaient mal une expérience foncièrement différente de la guerre par la génération des pères qui n'avait pas hésité à sacrifier ses fils sur l'autel d'une patrie en mal de légitimité. Christian Baechler précise le rôle particulier de Max Weber, qui intervient dans les débats politiques des années 1917-1918. Il veut orienter la vie politique allemande de telle sorte que le parlement joue un rôle important face aux dangers d'une bureaucratie envahissante. Il souhaite former des « chefs » issus de partis fortement structurés. Publiées dans la *Frankfurter Zeitung*, ces prises de position n'ont eu dans l'immédiat qu'un écho limité, mais ont fortement contribué à façonner la Constitution de la future République de Weimar. Dans un sens, 1917 est déjà porteuse de l'après-guerre.

L'année 1917 est aussi caractérisée par la désunion ou la dissociation de peuples qui cohabitaient jusque-là dans les Empires et qui profitent du grand chamboulement en Europe pour affirmer leur identité nationale. « Tournant pour les Tchèques ? » s'interroge Antoine Marès. Ceux-ci vont-ils rester fidèles aux Habsbourg comme ils l'étaient majoritairement au début de la guerre, se rallier à Masaryk qui s'est tourné vers l'Occident, ou choisir l'internationalisme dans le sillage de la révolution ? C'est l'année du retournement : de la « nationalisation » de la vie politique et de la « radicalisation anti-autrichienne », induite par la lassitude de la guerre, la misère, la faim. La guerre aura donc agi comme un catalyseur dans cette fin d'Empire. Les choix de 1917, en faveur de l'Entente, marquent profondément la mémoire tchécoslovaque de la guerre, malgré les expériences individuelles, pour l'essentiel dans l'armée austro-hongroise. Dissociation et radicalisation, voici deux termes qui caractérisent aussi la situation dans les pays baltes, comme le montre Maurice Carrez. Dans le sillage des révolutions russes, les provinces baltes se

reconfigurent, l'Estonie et la Lettonie prennent leur autonomie entraînées par des forces révolutionnaires. Mais la pénétration des forces allemandes jusqu'à la Narva permet aux nationalistes de redresser la tête. L'auteur nous donne quelques clés pour saisir cette première guerre civile dans l'espace balte, où le positionnement des différents acteurs en présence est particulièrement complexe. Il nous amène aussi à pondérer les différents facteurs de ces bouleversements et estime que la crise économique et sociale – la misère – a été le principal moteur de cette première guerre civile. « À l'aube du chaos » écrit-il, afin de mettre en lumière 1917 et ce qui allait suivre.

Guerre civile ou quasi guerre civile, telle est aussi la situation en Grèce, provoquée par la scission de la société, affamée par le « blocus », le long de la ligne de fracture opposant un roi défendant *a priori* la neutralité, mais proche de l'Empire allemand, de son Premier ministre, favorable à une intervention aux côtés de l'Entente. 1917 est une « année clé » où tout bascule à l'échelle du pays ainsi que le relève Elli Lemonidou : Constantin abdique ; Venizélos revient et fait effectivement entrer la Grèce en guerre. L'auteure analyse l'immixtion des grandes puissances dans les affaires intérieures du pays, les luttes d'influence entre belligérants au moyen de la propagande et des réseaux d'espionnage, et les empreintes profondes que cette ingérence devait laisser sur la politique grecque au cours des années suivantes. Anastasios Zografos s'arrête lui aussi sur cette « année où la Discorde nationale dépassa les frontières de l'État grec », mais dans une autre perspective – celle des répercussions de la crise grecque dans le conflit entre les grandes puissances. Il y eut d'une part l'expulsion de la famille royale en juin et l'arrivée de Constantin en Suisse ; d'autre part la capture de soldats grecs par des troupes bulgare-allemandes en septembre 1916 qui furent transférés à Görlitz sous le statut particulier « d'invités du Kaiser ». S'appuyant sur les carnets de guerre de deux officiers grecs à Görlitz, l'auteur montre comment, localement, s'est rejouée cette « guerre civile » entre une majorité de soldats prisonniers royalistes et une petite minorité vénizéliste. La guerre en tant qu'accélérateur des aspirations nationalistes apparaît aussi dans les écrits autobiographiques du médecin roumain Vasile Bianu qu'analyse Ligia Livadă-Cadeschi. Les humiliations de l'occupation allemande entre 1917 et 1918, faisant suite à la déclaration de guerre de Bucarest en 1916, sont l'arrière-fond devant lequel se déploie un plaidoyer véhément pour la Grande Roumanie – objectif déjà atteint lors de la parution du pamphlet en 1926.

Une interrogation traverse la plupart des articles : quel a été le poids des motivations politiques et celui des facteurs économiques et sociaux dans les chamboulements de la guerre et en particulier de l'année 1917. L'épuisement des populations qui ont connu non seulement le rationnement, mais aussi souvent la faim, aggravée encore par le blocus comme en Grèce ou en Allemagne, a eu un impact qui n'a peut-être pas encore été suffisamment mesuré. La contribution de Nina Régis sur « le rôle du pain de guerre » en Allemagne est à cet égard éloquent. Elle parle d'une « année de rupture » et ce, aussi et surtout, dans la perspective de l'arrière. Les Allemands ont faim et les autorités laissent produire des ersatz de pain qui sont une véritable menace pour la santé publique. Mais le pain, en dehors de sa valeur nutritionnelle, est aussi un élément hautement symbolique. Celui qui manque de pain est susceptible de tomber dans les bras de la Révolution, comme dans la France de 1789 ! Le pain est nécessaire à la survie – et aussi à la victoire pensait-on. L'auteure rappelle que la pénurie de pain

ne s'arrêterait pas avec la défaite. La faim devait durer jusqu'à la signature du traité de paix! C'est aussi aux répercussions de l'économie de guerre sur le plan intérieur que s'intéresse Claire-Lise Debluë. À travers l'exemple de la « Semaine suisse », instaurée en 1917, qui vise à défendre l'économie autochtone contre l'envahissement économique dans les vitrines des commerçants de détail, l'auteure étudie la diffusion à large échelle du « savoir économique ». Elle analyse la mise en place de stratégies visuelles, pointant l'utilisation des images à des fins « d'éducation populaire » dans le contexte d'une guerre qui paraît pour certains groupes conservateurs, telle la « Nouvelle Société helvétique », propice à l'éclosion d'une identité collective renforcée. Elle aussi conclut à un moment de « rupture incontestable » dans la constitution comme dans la circulation de ces savoirs économiques.

Enfin, Andrea Brait s'interroge sur les récits contemporains de l'année 1917. À travers le cas autrichien, elle ausculte les formes populaires du savoir diffusées par les ouvrages de référence, les expositions à caractère historique et les manuels scolaires : est-elle vraiment cette « année clé » comme on le dit dans les débats d'historiens ? Si le récit des spécialistes est désormais extrêmement riche et nuancé, la « mémoire fonctionnelle », qu'elle étudie sur les pas d'Aleida Assmann, est bien plus restreinte, et se réduit pour l'essentiel à l'entrée en guerre des États-Unis et à la révolution russe.

À tout le moins, 1917 est bien une « année qui fait date »⁽¹⁶⁾. Plus qu'un tournant de la guerre proprement dite – car son issue est encore fort incertaine malgré tous les bouleversements tant au(x) front(s) qu'à l'arrière – c'est une charnière entre deux époques qui se dessine et les contributions ici rassemblées mettent nettement en lumière ce tournant majeur : d'une part, c'est un monde qui se désintègre. Les aspirations émancipatrices des peuples traversent les vieux Empires et les mouvements de dissociation sont à l'œuvre tant dans la double monarchie austro-hongroise que dans l'Empire tsariste en plein effondrement. Les structures politiques autoritaires ou « autocratiques » sont secouées. On voit ainsi, d'autre part, des idées émerger qui vont trouver leur traduction dans l'après-guerre, et marquer la République de Weimar. Au-delà de la seule « Russie », c'est donc aussi la naissance d'un nouveau monde qui s'esquisse en Europe.

16 Volker ULLRICH, *Die Nervöse Großmacht 1871-1918, Aufstieg und Untergang des deutschen Kaiserreiches*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2013, p. 507.